LES ÉTOURDIS,

OU

LE MORT SUPPOSÉ,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN VERS;

Représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le Vendredi 14 Décembre 1787.

Prix, 30 sous.

BIBLIOTECA LUCCHESI PALLI

A PARIS,

Chez BAILLY, Libraire, rue Saint-Honoré, vis-à-vis la Barriere des Sergens.

M. DCC. LXXXVIII.

Digitized by Google

75858

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
M. DAIGLEMONT, oncle.	M. COURCELLES.
DAIGLEMONT, ſon neveu.	M. RAYMOND.
FOLLEVILLE.	M. GRANGER.
JULIE, fille de M. Daiglemont.	Mlle. CARLINE.
L'HOTESSE.	Mme GONTHIER.
DESCHAMPS.	M. VALLEROY.
JOURDAIN.	M. PERIGNY.
MICHEL.	M. THOMASSEN.
UN VALET.	

La Scene eſt à Paris, dans la ſalle commune d'un Hôtel garni.

LES ÉTOURDIS,

OU

LE MORT SUPPOSÉ.

Le Théâtre repréſente un ſalon. Sur l'un des côtés une porte qui donne dans un cabinet.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

DAIGLEMONT, FOLLEVILLE.

FOLLEVILLE.

Il le faut avouer; depuis huit jours entiers
Nous vivons ſagement, grace à nos créanciers.
Nous ne ſortons jamais; une raiſon très-forte
T'empêche de paſſer le ſeuil de cette porte :
Dans mon hôtel garni tu vins très-prudemment
Occuper la moitié de mon appartement.

Je te tiens, en ami, fidelle compagnie ;
Comment te trouves-tu de ce genre de vie ?

DAIGLEMONT.

Fort mal.

FOLLEVILLE.

Pourquoi ? Caché ſous le nom de Derbain,
Les Huiſſiers, les Records te chercheront en vain ;
Leur meute eſt en défaut ; tu lui donnes le change.

DAIGLEMONT.

Oui ; mais parbleu, l'ennui qui m'aſſomme, les venge.
Si je pouvois ſortir !...

FOLLEVILLE,

Tu le pourrois, vraiment,
Sans ce fripon maudit, ce chicaneur d'Armant,
Qui pour quinze cents francs a contre toi ſentence ;
Tu fis cette méchante affaire en mon abſence :
Où diantre ton eſprit étoit-il donc alors ?
C'eſt jouer trop gros jeu que riſquer le par corps ;
Moi, je ne fais jamais cette ſottiſe étrange ;
Des billets tant qu'on veut ; point de lettres de change.

DAIGLEMONT.

N'y pouvant plus tenir, & par l'ennui preſſé,
A Dortis mon couſin je me ſuis adreſſé.
Je le prie en deux mots de me prêter la ſomme
Dont j'ai beſoin.....

FOLLEVILLE.

Tu vas recourir à cet homme
Que tu ne vois jamais ? Tu n'en tireras rien.

DAIGLEMONT.

Vraiment, j'en ai grand'peur; c'eſt un dernier moyen
Que j'ai voulu tenter, faute d'autre reſſource.

FOLLEVILLE.

Tu ſais bien qu'un ami peut puiſer dans ma bourſe.

DAIGLEMONT.

Ta bourſe? elle eſt à ſec.

FOLLEVILLE.

Elle va ſe remplir;
J'ai fait certain projet, & s'il peut réuſſir!
L'idée en eſt hardie, & fortement conçue!
Je compte aujourd'hui même en apprendre l'iſſue.

DAIGLEMONT.

Dis-moi donc ce que c'eſt?

FOLLEVILLE *déclamant.*

Non; *pour être approuvés,*
De ſemblables deſſeins veulent être achevés (1).

SCENE II.

FOLLEVILLE, DAIGLEMONT, DESCHAMPS *entre, une lettre à la main.*

DAIGLEMONT.

Ah! ah! ſachons un peu ce que Deſchamps m'annonce;
Cette lettre à la mienne eſt-elle une réponſe?

(1) Mithridate, Acte III, Scene I.

DESCHAMPS.

Non, Monsieur.

(*à Folleville.*)

C'est pour vous.

FOLLEVILLE.

De Nantes? Ah! ma foi,
Peut-être.....

DAIGLEMONT *à Deschamps.*

Et mon cousin ne t'a rien dit pour moi?

DESCHAMPS.

Il n'étoit pas chez lui; j'ai laissé votre lettre:
Si-tôt qu'il rentrera, l'on doit la lui remettre.

FOLLEVILLE, *qui a décacheté, dit avec joie:*

Nous sommes trop heureux, mon pauvre Daiglemont;
Embrasse-moi.

DAIGLEMONT.

Pourquoi?

FOLLEVILLE.

Mais embrasse-moi donc.
Les effets, avec moi, répondent aux paroles.
Vous dites qu'il vous faut deux ou trois cents pistoles,
Mon ami, ce n'est rien; je veux vous obliger.
Ne me refusez pas; ce seroit m'affliger.
Vous pouvez disposer de cette bagatelle.

DAIGLEMONT.

Une lettre de change? & d'où diantre vient-elle?

FOLLEVILLE.

Tu peux voir.

DAIGLEMONT.

De mon oncle?

FOLLEVILLE.

Oui, ſans doute, de lui.

DAIGLEMONT.

Elle eſt de mille écus, & payable.....

FOLLEVILLE.

Aujourd'hui,
A vue. Oh! nous n'aurons point à ſouffrir d'eſcompte.
J'aime fort les effets dont l'échéance eſt prompte.

DESCHAMPS.

Il paroît que mon plan a très-bien réuſſi.

DAIGLEMONT.

Quoi! Deſchamps eſt au fait?

FOLLEVILLE.

Sans doute; en tout ceci
Ses ſecours m'ont vraiment été très-néceſſaires.

DESCHAMPS.

Oui, Monſieur. Connoiſſant l'état de vos affaires,
J'ai déployé mon zele en ce beſoin urgent,
Et c'eſt moi qui procure à Monſieur cet argent.

DAIGLEMONT.

Mais comment?

DESCHAMPS.

Devinez ; je vous le donne en mille.

FOLLEVILLE.

Je veux bien t'épargner une peine inutile.
Tiens, de l'énigme ici tu trouveras le mot.
Lis.

DAIGLEMONT.

Qu'eſt-ce qui t'écrit ?

FOLLEVILLE.

C'eſt Monſieur Guillemot.

DAIGLEMONT.

Qui ? le vieux factotum de mon oncle ?

FOLLEVILLE.

Lui-même.

DAIGLEMONT *prend la lettre, & lit :*

Vous n'imaginez pas quelle douleur extrême
A cauſée à Monſieur la mort de ſon neveu,
Votre ami..... Votre ami ? Mais dis-moi donc un peu ;
Parleroit-il de moi par haſard ?

FOLLEVILLE.

Je le penſe.

DAIGLEMONT.

Eſt-ce que je ſuis mort ?

FOLLEVILLE.

Que ſait-on ? Lis ; avance.

DAIGLEMONT *continue à lire.*

Vous avez très-bien fait, dans un ſi grand malheur,
De m'écrire d'abord cette triſte nouvelle;
J'ai ſu de mon cher Maître adoucir la douleur
Par les ménagemens que m'a dictés mon zele.

FOLLEVILLE.

Oh! Monſieur Guillemot eſt un garçon prudent.

DAIGLEMONT *lit.*

Monſieur approuve fort que, dans ces circonſtances,
Vous n'ayez épargné ni les ſoins ni l'argent;
Il faut vous rembourſer de toutes vos avances.

FOLLEVILLE.

Mais c'eſt fort juſte.

DAIGLEMONT *lit.*

Ici vous trouverez inclus
Un bon effet de mille écus;
C'eſt, ſuivant votre état général de dépenſes,
Ce que vous ont coûté Médecin, Chirurgien,
Gens qui ſont très-ſouvent plus de mal que de bien;
Et la Garde & l'Apothicaire,
Les frais de ſépulture & ceux du luminaire.
Il en coûte bien cher pour mourir à Paris,
Et les enterremens, Monſieur, ſont hors de prix.

FOLLEVILLE.

Oh! c'eſt que je t'ai fait un convoi magnifique.

DAIGLEMONT.

Je te ſuis obligé; la reſſource eſt unique.

FOLLEVILLE.

Lis donc jusqu'à la fin.

DAIGLEMONT *lit.*

Le défunt, dites-vous,
Laisse quelques petites dettes:
Voyez les créanciers, avertissez-les tous
De tenir leurs quittances prêtes;
J'irai, sous peu de jours, à Paris les payer.
Adieu, Monsieur: de tous vos soins mon Maître
Me charge, encore un coup, de vous remercier;
Il vous aime toujours; & moi, j'ai l'honneur d'être....

FOLLEVILLE.

Très-bien; je suis charmé d'être à temps averti.
De ce voyage-là nous tirerons parti;
Nous ferons bien payer tes dettes au bonhomme;
Et nous accrocherons encore quelque somme.

DAIGLEMONT.

Le tour est incroyable, & j'en suis stupéfait.
On me croit mort?

FOLLEVILLE.

Un peu.

DAIGLEMONT.

Mais comment as-tu fait
Pour prouver?....

FOLLEVILLE.

J'ai fourni la preuve la plus claire;
Deschamps m'a délivré ton extrait mortuaire.

DAIGLEMONT.

Quoi ! ce coquin a fait un faux ?

FOLLEVILLE.

Bien entendu.

Eh mais, ne faut-il pas qu'il ſoit un jour pendu ?
Qu'il le ſoit pour un faux, ou bien pour autre choſe.....

DESCHAMPS.

A mes dépens toujours Monſieur s'amuſe & gloſe.
Je penſe qu'il me fait, en cette occaſion,
L'honneur d'être jaloux de mon invention.
Dans ce tour peu commun éclate mon génie,
Et c'eſt un des beaux traits qu'on lira dans ma vie.

DAIGLEMONT *à Folleville.*

As-tu pu te ſervir d'un ſemblable moyen,
Tromper ainſi mon oncle ? Oh ! cela n'eſt pas bien.
Tu ſais, pour ſon neveu, juſqu'où va ſa tendreſſe.

FOLLEVILLE.

Oui, plains-toi ; j'aime aſſez cette délicateſſe.
Imbécille, ſens donc ce que l'on fait pour toi.
De Nantes à Paris, tu vins, ainſi que moi,
Pour nous former dans l'art de Cujas & Barthole :
Nos parens comptoient bien qu'en une bonne école,
Tous les deux avec fruit nous ferions notre Droit ;
Mais comment travaillerdans un ſi bel endroit,
Parmi les agrémens dont cette ville abonde ?
On s'y divertit mieux qu'en aucun lieu du monde

On y trouve à choiſir mille plaiſirs divers :
Mais tous ces plaiſirs-là, par malheur, ſont fort chers;
Nous le ſavons trop bien par notre expérience.
Nous n'avons nullement épargné la dépenſe,
Et depuis dix-huit mois que nous ſommes ici,
Nous avons bien mangé de l'argent, Dieu merci.
Auſſi pour en avoir, que de ruſes ourdies !
Combien n'avons-nous pas compté de maladies,
Tandis que nous étions en parfaite ſanté,
Et des Cours où jamais nous n'avons aſſiſté,
Et le Maître d'Anglois, les mois d'Académie,
Et de ce Droit ſur-tout la dépenſe infinie !
Notre rare ſavoir devroit être envié,
Si nous avions appris tout ce qu'on a payé.

DAIGLEMONT.

Nos reſſources enfin ſe ſont bien affoiblies.
Si nos parens encore ignorent nos folies,
Au moins nous ont-ils fait ſentir, par vingt refus,
Que nos dépenſes.....

FOLLEVILLE.

Oui; l'argent ne venoit plus;
Nous étions mal : Deſchamps m'a fourni cette idée
De ſuppoſer ta mort; moi, je l'ai haſardée :
Le tour nous réuſſit, & je trouve plaiſant
Que tu touches les frais de ton enterrement.

DAIGLEMONT.

Cet argent vient très-bien pour me tirer de gêne;
Mais je ſonge à mon oncle, à ſa cruelle peine....

FOLLEVILLE.

Bon ! bon ! ſonge plutôt au plaiſir qu'il aura,
Quand ſon neveu défunt à ſes yeux reviendra :
Quelle douce ſurpriſe !

DAIGLEMONT.

Et ma pauvre couſine,
Que j'adore, qui m'aime, eſt encor plus chagrine !
Comme elle va pleurer !

FOLLEVILLE.

Mais en revanche auſſi
Comme d'autres riront ! Tiens, je crois voir d'ici
Pluſieurs de tes parens, qui, penſant qu'ils héritent,
D'une ſi prompte mort tout bas ſe félicitent :
Ils vont prendre ton deuil, ſe partager ton bien ;
Mais ils te le rendront.

DAIGLEMONT.

Ma foi, je n'en ſais rien.
Enfin, l'extrait fait foi contre mon exiſtence ;
Ils me chicaneront ; tu verras.

FOLLEVILLE.

Oui ; ſentence
Par laquelle, vu l'acte, on doit te déclarer
Mort, & te condamner à te faire enterrer.

DAIGLEMONT.

Si mon couſin pouvoit, contre toute eſpérance,
De mes quinze cents francs me faire encor l'avance !

FOLLEVILLE.

Oh! tu n'en ſerois pas long-temps embarraſſé;
Ce ſeroit, je t'aſſure, un fonds bientôt placé.

DAIGLEMONT.

C'eſt aſſez diſcourir; permets que je te diſe
D'aller au plus preſſé; va toucher ſans remiſe
Les mille écus.

FOLLEVILLE.

J'y vais: toi, tandis que je ſors,
Et que je réglerai les choſes au dehors,
Travaille ici; revois l'état de tes affaires;
Fais pour tes créanciers des billets circulaires;
Mande-leur de venir, & qu'ils ſont trop heureux,
Puiſqu'on va les payer & finir avec eux;
Bien entendu pourtant qu'ils ſeront raiſonnables,
Et feront ſur leur dû des remiſes paſſables.

DAIGLEMONT.

Ma foi, tu ſais fort bien qu'en leur donnant moitié,
Il n'en eſt pas un ſeul qui ne fût trop payé.

FOLLEVILLE.

Allons, tout ira bien; ſois ſans inquiétude;
Je ſuis plus las que toi de notre ſolitude;
Il eſt temps d'en ſortir, & de nous diſſiper.
Ce ſoir, en certain lieu, je te donne à ſouper.
Je t'ai fait, par beſoin, mourir de mort ſubite;
L'argent comptant revient, & je te reſſuſcite.

Adieu, je vais courir : dans deux heures au plus
Je reviens te chercher.

DAIGLEMONT.

Je compte là-dessus.
Bon jour, dépêche-toi.

SCENE III.

DAIGLEMONT, DESCHAMPS.

DAIGLEMONT.

JUSQU'A ce qu'il arrive,
A mes chers créanciers il faut donc que j'écrive....

DESCHAMPS.

Ecoutez donc, Monsieur; mon esprit attentif
Observe ici qu'il faut un petit correctif.

DAIGLEMONT.

Pourquoi donc?

DESCHAMPS.

Vous allez très-fort vous contredire;
Quand on est mort, je crois qu'on ne peut pas écrire.

DAIGLEMONT.

As-tu trouvé cela sans faire un grand effort?
Je compte bien aussi dater d'avant ma mort.

DESCHAMPS.

Bon.

DAIGLEMONT.

A mes créanciers je m'en vais faire entendre...

DESCHAMPS.

Quoi?

DAIGLEMONT.

Que dans l'autre monde étant près de me rendre,
Moi, je n'ai pas voulu, débiteur ſcrupuleux,
Partir pour ſi long temps, ſans prendre congé d'eux.
Il faut des procédés.

DESCHAMPS.

Ma foi, c'eſt très-honnête;
Ils en ſeront touchés.

DAIGLEMONT.

J'ai mon deſſein en tête.
Laiſſe faire; mon ſtyle énergique & concis
Amollira leurs cœurs dans l'uſure endurcis;
Je veux que, tout contrits de leurs fraudes notoires,
Eux-mêmes de moitié réduiſent leurs mémoires.
Parbleu, ſi j'en allois faire d'honnêtes gens,
Cela ſeroit bien beau! Ne perdons point de temps;
Va chercher là-dedans mes papiers, je te prie,
Tout de ſuite...

DESCHAMPS.

Allons; c'eſt une plaiſanterie,
Monſieur; vous n'avez point de papiers, entre nous,
A moins que ce ne ſoit quelques vieux billets doux.

DAIGLEMONT.

Tu verras que tu ſais mieux que moi mes affaires?

Je

Je n'ai pas des papiers importans, néceſſaires,
Griffonnés preſque tous de la main des Huiſſiers,
Et dont m'ont fait préſent Meſſieurs mes créanciers?
Des aſſignations, des comptes, des mémoires?...

DESCHAMPS.

Ah! j'y ſuis. Je m'en vais vous chercher ces grimoires;
Cela doit faire un beau recueil.

SCENE IV.

DAIGLEMONT *ſeul.*

NOUS allons voir
Si j'aurai le talent d'attendrir, d'émouvoir!
C'eſt par le vieux Jourdain qu'il faut que je commence;
Le drôle à tout propos vante ſa conſcience;
Même dans ſon quartier il paſſe pour dévot.

SCENE V.

DAIGLEMONT, DESCHAMPS.

DESCHAMPS.

VOILA, je crois, Monſieur, les papiers qu'il vous faut;
Vous aurez à les lire une peine effroyable,
Et je les tiens écrits de la griffe du Diable.

DAIGLEMONT.

C'eſt bon.

DESCHAMPS.

Monſieur a-t-il encor beſoin de moi?

DAIGLEMONT.

Non, pas pour le moment ; j'écrirai bien ſans toi.

DESCHAMPS.

Je vais donc là-dedans voir l'objet de ma flamme.

DAIGLEMONT.

Tu t'es fait l'amoureux de cette vieille femme,
De l'Hôteſſe ?

DESCHAMPS.

Ma foi, Monſieur, n'en riez pas;
Elle en vaut bien la peine ; & quoique ſes appas
Aient au moins quarante ans, ils ont fait ma conquête.

DAIGLEMONT.

Là, ſérieuſement ?

DESCHAMPS.

D'honneur, j'en perds la tête.
La bonne dame eſt veuve, & je lui fais du bien ;
Et moi je ſuis garçon, Monſieur, & je n'ai rien.

DAIGLEMONT.

Ah ! tu dois l'adorer; je n'en ſuis plus en peine.

DESCHAMPS.

Que voulez-vous ? Je ſuis un cadet du bas Maine ;
J'ai du ciel, en naiſſant, reçu, pour tout avoir,
Un grand fonds de mérite, & je le fais valoir.
J'épouſerai ; j'en ai pardevers moi des preuves,
Et les jolis garçons ont des droits ſur les veuves.

SCENE VI.

DAIGLEMONT *ſeul.*

FAISONS notre travail. Juſtement, c'eſt Jourdain
Dont le compte d'abord me tombe ſous la main.
Voyons-le. « Dix coupons de belle mouſſeline;
« Trente aunes de baſin, cent vingt de toile fine ».
Je n'en ai pas levé de quoi faire un mouchoir;
J'achetois le matin pour revendre le ſoir....
« Total, ſix mille francs ». Juif, comme tu me voles!
C'eſt beaucoup ſi j'en ai tiré deux cents piſtoles...
Allons; mettons-nous bien en ſituation;
Prêchons à mon voleur la reſtitution.
(*Il ſe met à écrire.*)
—Bon! ſuperbe début! c'eſt un trait de génie!
— Écrivons gravement; je ſuis à l'agonie.
— L'écriture tremblée. — Il n'aura nul ſoupçon.
—Mon épître vaudra celles de Cicéron.
—Cela va bien.—Oui.-- C'eſt ainſi qu'il faut s'y prendre.
— Quel ton perſuaſif! —Mons Jourdain doit s'y rendre.
Reliſons. « Vieux coquin, dans une heure au plus tard,
« Je ſerai mort; adieu. Toute rancune à part,
» Je veux bien te donner des avis ſalutaires.
» Amende-toi; renonce à tes gains uſuraires;
» Songe qu'en l'autre monde, où je vais aujourd'hui,
» On eſt fort mal reçu, chargé du bien d'autrui.

« Je crois pouvoir, ſans qu'on me blâme,
» De ton mémoire au moins retrancher la moitié :
» Ce que j'en fais, mon cher, c'eſt par pure amitié,
» Et pour le ſalut de ton ame.
» De ton mémoire ainſi réduit,
» Mon oncle recevra copie ;
» Il te paiera ſans ſcandale & ſans bruit :
» Mais ſi, pour ton malheur, il te prend fantaiſie
» De vouloir conteſter, tu peux compter, vieux fou.
» Qu'exprès je reviendrai pour te tordre le cou ».

SCENE VII.

DAIGLEMONT, DESCHAMPS.

DESCHAMPS.

DANS cet hôtel garni, Monſieur, un homme arrive,
Qui porte une figure aſſez rébarbative :
Il demande Monſieur Folleville.

DAIGLEMONT.

Et ſais-tu
Qui c'eſt?

DESCHAMPS.

Non ; il eſt vieux, paſſablement vêtu.

DAIGLEMONT.

Ah! puiſque te voilà, ſers-moi de ſecrétaire.
Tiens, fais de cette lettre un ſecond exemplaire ;

Puis tu porteras l'un au bon homme Jourdain,
Et l'autre au Bijoutier, à Monſieur Valentin.
Dis-leur bien qu'elle étoit depuis long-temps écrite.

DESCHAMPS,

Oui, Monſieur. Allez-vous recevoir la viſite
Du quidam?

DAIGLEMONT.

Non; il vient demander de l'argent:
C'eſt quelque créancier, ſi ce n'eſt un Sergent.
Parbleu! tu devois bien tâcher de le connoître.

DESCHAMPS.

Mais vous-même à l'inſtant ſaurez qui ce peut être:
Je crois qu'il vient; paſſez dans ce cabinet-ci,
D'où l'on entend très-bien ce qui ſe dit ici.
(M. DAIGLEMONT, *oncle, derriere le Théâtre.*)
Entrons dans la maiſon.

DAIGLEMONT.

Eh! mais... je crois entendre....
Oui, c'eſt lui... c'eſt ſa voix... O ciel! quel parti prendre?
C'eſt mon oncle....

DESCHAMPS.

Votre oncle?

DAIGLEMONT.

Eh! vîte, cachons-nous.
(*Ils emportent les papiers, & ſe ſauvent dans le cabinet.*)

SCÈNE VIII.

M. DAIGLEMONT, JULIE, L'HOTESSE.

M. DAIGLEMONT.

Monsieur de Folleville est sorti, dites-vous?

L'HOTESSE.

Oui, Monsieur; mais il doit revenir tout à l'heure.

M. DAIGLEMONT.

Puisque dans cet hôtel ce jeune homme demeure,
J'y veux loger aussi. Vous aurez sûrement,
Pour ma fille & pour moi, chez vous un logement?

L'HOTESSE.

Certainement, Monsieur, & j'ose vous répondre
Que vous serez content. Je tiens l'hôtel de Londre.
Sans vouloir me flatter, je puis dire qu'ici,
Il ne vient que des gens comme il faut, Dieu merci.

M. DAIGLEMONT.

J'en suis persuadé. Le jeune Folleville,
Que fait-il, dites-moi, dans cette grande ville?

L'HOTESSE.

Mais, Monsieur, ce qu'y font beaucoup de jeunes gens.
Il ne demeure ici que depuis peu de temps.
Rarement je l'ai vu. Puis de mes locataires
Je ne dois ni savoir ni conter les affaires.

Les gens de notre état ſont bavards, curieux;
Grace au ciel, je n'ai point ces défauts là.

M. DAIGLEMONT.

Tant mieux.

L'HOTESSE.

Sur tout ce que je ſais j'ai grand ſoin de me taire,
Et ne veux point ſavoir ce dont je n'ai que faire :
Je ne peux pas ſouffrir les indiſcrétions
De ces gens qui toujours vous font des queſtions.
Monſieur vient à Paris pour affaires, je penſe ?

M. DAIGLEMONT.

Oui; par voir Folleville il faut que je commence.

L'HOTESSE.

C'eſt monſieur votre fils ?

M. DAIGLEMONT.

Non.

L'HOTESSE.

Ou votre neveu ?

JULIE.

Hélas! non.

L'HOTESSE.

Je trouvois... Il vous reſſemble un peu...
Il vous connoît du moins ?

M. DAIGLEMONT.

Oh! beaucoup, & je l'aime
De tout mon cœur.

L'HOTESSE.

Ici chacun en fait de même,
Et c'eſt qu'il le mérite. Entre nous, je crois bien
Qu'il s'amuſe à Paris ; eſt-on jeune pour rien ?
Le plaiſir à cet âge eſt l'importante affaire ;
Depuis huit jours au reſte il eſt fort ſédentaire ;
Un de ſes bons amis avec lui s'eſt logé ;
Celui-là, par exemple, eſt un garçon rangé ;
Il s'appelle Derbain ; il aime les ſciences,
Et ſur-tout la phyſique & les expériences :
Enfermé dans ſa chambre, il travaille toujours,
Et n'a pas mis le pied dehors tous ces huit jours.

M. DAIGLEMONT.

Ne puis-je pas le voir ?

L'HOTESSE.

Vous en êtes le maître ;
Il eſt là.

M. DAIGLEMONT.

Je ſerois charmé de le connoître ;
Je vais le ſaluer, & lui dire bon jour.
De Folleville ainſi j'attendrai le retour.
(*Il s'approche avec l'Hôteſſe de la porte du cabinet.*)

L'HOTESSE.

La clef eſt à la porte.

M. DAIGLEMONT *tourne la clef, & ne peut pas ouvrir.*

Eh bien donc ?

L'HOTESSE.

Pouſſez ferme.

M. DAIGLEMONT.

Mais je crois qu'on retient la porte.

(*On met un verrou en dedans.*)

Ah ! l'on s'enferme.

L'HOTESSE.

C'eſt qu'il eſt occupé : je vous l'avois bien dit.
Vous le dérangeriez.

M. DAIGLEMONT.

Allons, cela ſuffit.

(*Il crie à travers la porte.*)

Ne vous dérangez pas, Monſieur, je vous ſupplie ;
J'en ſerois déſolé ; j'aime qu'on étudie.
Je ne ſais pas pourquoi nos gens ne viennent pas ;
Je vais, pour les chercher, retourner ſur mes pas.
(*A Julie.*)
Toi, reſte avec Madame. Allons, ma bonne amie,
Tâche ici d'oublier ton chagrin ; je t'en prie.
Adieu. (*Il l'embraſſe.*)

SCENE IX.

L'HOTESSE, JULIE.

L'HOTESSE.

MADEMOISELLE, à ce que je conçois,
Voit Paris aujourd'hui pour la premiere fois ?

JULIE.

Oui, Madame.

L'HOTESSE.

Et ſans doute elle en eſt bien joyeuſe ?

JULIE.

Pas beaucoup.

L'HOTESSE.

Quoi ! ſi jeune, & ſi peu curieuſe !
Savez-vous bien qu'il n'eſt au monde qu'un Paris?
Chaque étranger qui vient eſt enchanté, ſurpris ;
Rien n'eſt ſi beau !... Par-tout c'eſt un bruit ! une foule !
Sans des plaiſirs nouveaux aucun jour ne s'écoule.
Il faut aller tout voir, Comédie, Opéra.

JULIE.

Qui ? moi ? j'irai par-tout où mon pere voudra.

L'HOTESSE.

Comment donc ? aux plaiſirs êtes-vous inſenſible ?

JULIE.

Les goûter à préſent me ſeroit impoſſible.

L'HOTESSE.

Pauvre enfant ! quelle eſt donc ſa ſituation ?
Aurions-nous par haſard quelque inclination,
Quelque tendre penchant qu'un pere déſapprouve?
Ah ! je ſais bien alors quel chagrin on éprouve,
Moi, j'ai paſſé par-là. Pour vous mieux déſoler,
D'un vieux mari, peut-être, on veut vous affubler.
Car voilà comme on fait... Les malheureuſes filles!

Toujours on les marie au gré de leurs familles,
Jamais au leur. . . Je vois. . . Vous venez à Paris
Acheter des bijoux, des étoffes de prix,
Enfin tout ce qu'il faut quand on entre en ménage,
Le trouſſeau? . . . n'eſt-ce pas?... A quand le mariage?

JULIE.

Mon pere n'eſt pas homme à me ſacrifier,
Et c'eſt moi qui ne veux jamais me marier.

L'HOTESSE.

Ah! jamais; ne jurons de rien, Mademoiſelle;
Mais enfin, d'où vous vient cette peine cruelle?
Je crois le deviner; ſoyez de bonne foi;
Je m'y connois un peu; vous aimez, je le voi?

JULIE.

Ah! Dieu!

L'HOTESSE

Là, faites-moi la confidence entiere.
Je ſuis fort indulgente en pareille matiere.
Au fait, eſt-ce pour rien que nous avons un cœur?
Puis, ſi vous aimez, c'eſt en tout bien, tout honneur.
Dites-moi, votre amant eſt-il jeune, ſincere.
Vous écrit-il? a-t-il l'aveu de votre pere?
Viendra-t-il à Paris? eſt-il un peu jaloux?

JULIE.

Hélas! il pouvoit bien être connu de vous.

L'HOTESSE.

Bon! comment? Il a donc habité cette ville?

JULIE.

C'étoit l'intime ami de Monſieur Folleville.
Plus d'une fois ſans doute il eſt ici venu.

L'HOTESSE.

Comment le nommoit-on?

JULIE.

Daiglemont.

L'HOTESSE.

Je n'ai vu
Perſonne de ce nom. Si bien donc qu'il demeure
A Paris?

JULIE.

Il n'eſt plus; c'eſt ſa mort que je pleure.
Je le regretterai toujours comme aujourd'hui;
Je l'aimai le premier; je n'aimerai que lui.

L'HOTESSE.

Quoi! votre amant eſt mort! quel malheur effroyable!
D'honneur, cela me fait une peine incroyable.

JULIE.

Enſemble dès l'enfance élevés tous les deux,
Nous avions mêmes goûts, mêmes ſoins, mêmes jeux:
Je le voyois ſans peine adoré de mon pere;
Ce n'étoit qu'un couſin, je l'aimois plus qu'un frere....
Je n'ai plus rien au monde, & n'y veux point reſter.

L'HOTESSE.

Mademoiſelle, auſſi c'eſt trop vous attriſter;

L'uſage de Paris eſt différent du vôtre :
Quand on perd un amant, on ſe pourvoit d'un autre.

JULIE.

Ma douleur eſt réelle, & durera toujours.

L'HOTESSE.

Bon ! bon ! ſoyez ici ſeulement quinze jours...

JULIE.

J'ai beſoin de repos ; je me ſens un peu laſſe ;
Faites que l'on me donne une chambre, de grace.

L'HOTESSE.

Dans votre appartement je vais vous inſtaller.

SCENE X.

L'HOTESSE, JULIE, DESCHAMPS *ſort du cabinet.*

L'HOTESSE.

PARDON ; je vois quelqu'un qui voudroit me parler.
Je m'en vais dire... Holà !.. viendra-t-on quand j'appelle?
(*Un valet paroît.*)
Au grand appartement menez Mademoiſelle.
Excuſez-moi ; bientôt j'irai vous retrouver.

JULIE.

Reſtez ; ſeule chez moi je vais lire ou rêver.

SCENE XI.

L'HOTESSE, DESCHAMPS.

DESCHAMPS.

AH! vous voilà, ma Reine. A la fin on vous trouve.
Liſez-vous dans mes yeux le tranſport que j'éprouve?
De joie, en vous voyant, mon cœur eſt chatouillé.

L'HOTESSE.

Le plaiſir, près de vous, tient le mien éveillé.

DESCHAMPS.

Ça, quand épouſons-nous? car chez moi cela preſſe.

L'HOTESSE.

Et moi, je crains; je vais n'être plus ma maîtreſſe.

DESCHAMPS.

Pourquoi donc? Nous ferons un ménage ſi doux,
Que dans votre maiſon... La maiſon eſt à vous,
N'eſt-ce pas?

L'HOTESSE.

Oui, vraiment.

DESCHAMPS.

Ah! vous êtes charmante.
Je crois qu'elle vaut bien vingt mille francs?

L'HOTESSE.

Oh! trente,
Tout au moins.

DESCHAMPS.

Les beaux yeux ! qu'ils ſont vifs & perçans !

L'HOTESSE.

Vous me flattez.

DESCHAMPS.

Qui ? moi ? Je dis ce que je ſens.
Votre mobilier paroît conſidérable ?

L'HOTESSE.

Il vaut dix mille francs.

DESCHAMPS.

Vous êtes adorable.

L'HOTESSE.

J'ai beaucoup travaillé ; Dieu merci, j'ai du bien.

DESCHAMPS.

Parle-t-on de cela ? Fi donc ! N'euſſiez-vous rien,
Je vous préférerois, belle comme vous êtes,
Aux plus riches partis... Vous n'avez point de dettes ?

L'HOTESSE.

Très-peu ; d'ailleurs bientôt je compte rembourſer.
J'ai de l'argent comptant.

DESCHAMPS, *en l'embraſſant.*

Je veux vous embraſſer.
Je ne puis réſiſter au déſir qui me brûle.

L'HOTESSE.

Finiſſez donc, Monſieur.

DESCHAMPS.

D'où vous vient ce ſcrupule ?

L'HOTESSE.

Eh ! mais....

DESCHAMPS.

Ne ſuis-je pas votre futur époux ?

L'HOTESSE.

Vous avez ma parole.

DESCHAMPS.

Eh bien, que craignez-vous ?
Au point où nous voilà, vos refus ſont bizarres;
Et pour qu'un marché tienne, il faut donner des arrhes.

L'HOTESSE.

Non. Femme qui les donne, aſſez ſouvent les perd ;
Et je ne ſuis déjà que trop à découvert.

DESCHAMPS.

Quoique cette pudeur à mes vœux ſoit contraire,
Je l'aime. Adieu, cher cœur. J'ai des courſes à faire ;
L'amour cede au devoir ; mais bientôt de retour,
Je reviens à vos pieds du devoir à l'amour.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE I.

FOLLEVILLE *entre gaîment, une bourſe à la main.*

J'AI touché notre argent!.... Ménageons cette bourſe....
On n'uſe pas deux fois d'une telle reſſource.....
Mille écus!... A préſent, attendons Guillemot.
Pour nous mieux mettre en fonds il doit venir bientôt....
On nous l'envoye exprès... Ce cher oncle!.. je l'aime...
Il nous eût fort gênés, s'il fût venu lui-même;
Heureuſement pour nous, il eſt très-loin d'ici...
(*Il appelle du côté du cabinet.*)
Tout va bien..... Daiglemont... Daiglemont....

SCENE II.

FOLLEVILLE, M. DAIGLEMONT.

M. DAIGLEMONT, *entrant tout d'un coup par un autre côté.*

ME voici.

FOLLEVILLE.

Comment, Monſieur, c'eſt vous?

M. DAIGLEMONT.

Vous le voyez ; moi-même.

FOLLEVILLE.

Eſt-il bien vrai ?

M. DAIGLEMONT.

D'où vient cette ſurpriſe extrême ?
Vous me ſaviez ici ? Vous m'appeliez ?

FOLLEVILLE.

Moi ? Non.

M. DAIGLEMONT.

Mais très-diſtinctement vous avez dit mon nom.

FOLLEVILLE.

Vous croyez ?

M. DAIGLEMONT.

J'en ſuis sûr.

FOLLEVILLE.

Cela ſe peut, ſans doute ;
C'eſt l'effet des regrets que mon ami me coûte ;
Bien ſouvent je le nomme, & malgré ſon trépas,
Inſenſé ! je l'appelle ; il ne me répond pas.

M. DAIGLEMONT.

D'une vive amitié c'eſt la marque certaine.
Sa mort m'a fait auſſi la plus affreuſe peine !....
Vous ne m'attendiez pas, je penſe ?

FOLLEVILLE.

Pas beaucoup.

M. DAIGLEMONT.

Je me ſuis à venir décidé tout d'un coup,
Et j'arrive un peu las, mais bien portant du reſte.
Je loge en cet hôtel.

FOLLEVILLE.

Je ſuis, je vous proteſte,
Enchanté de vous voir. Cependant, entre nous,
J'aimerois tout autant que vous fuſſiez chez vous.
Riſquer votre ſanté! voyager à votre âge!

M. DAIGLEMONT.

J'avois chargé d'abord Guillemot du voyage.

FOLLEVILLE.

Il falloit qu'il le fît, & je ſuis affligé
Par intérêt pour vous....

M. DAIGLEMONT.

Je vous ſuis obligé.

FOLLEVILLE.

Vous ſerez mal ici; la maiſon eſt meſquine.

M. DAIGLEMONT.

Je ſerai près de vous; cela me détermine.

FOLLEVILLE.

Vous êtes trop honnête.

M. DAIGLEMONT.

Ah!... Vous avez reçu
Une lettre, un effet?

FOLLEVILLE.

Oui, tout m'eſt parvenu.

Par exemple, pourquoi vous preſſer de me rendre
Cette miſere-là? Je pouvois bien attendre;
Pour un peu de retard, rien n'eût été perdu:
Cela ne valoit pas...

M. DAIGLEMONT.

Cela vous étoit dû;
C'étoient des débourſés, & qui, par leur nature...

FOLLEVILLE.

Ne m'ont pas un inſtant gêné, je vous aſſure.

M. DAIGLEMONT.

Oh! ça, je vais un peu voir mon appartement;
Tantôt nous parlerons d'affaires amplement.

FOLLEVILLE.

Je vais, en attendant, vous tenir compagnie.

M. DAIGLEMONT.

Non, non; reſtez, mon cher; point de cérémonie.

SCENE III.

FOLLEVILLE *ſeul.*

Oh! parbleu, nous voilà dans un bel embarras!
Comment ſortirons-nous d'un auſſi mauvais pas?
Si le bon homme va découvrir le myſtere,
Il ſera contre nous d'une horrible colere;
Mais de mon plan toujours aſſurons le ſuccès;
Que d'abord l'oncle paye, & qu'il ſe fâche après.

SCENE IV.

FOLLEVILLE, DAIGLEMONT, DESCHAMPS.

FOLLEVILLE *va à la porte du cabinet.*

HÉ, notre ami, ſais-tu que ton oncle lui-même..

DAIGLEMONT.

Eſt ici. Tu nous mets dans une peine extrême,
Et qu'y gagnerons-nous?

FOLLEVILLE.

Mais d'abord mille écus,
Qu'en fort beaux louis d'or à l'inſtant j'ai reçus.
Hé, Deſchamps, veille un peu, que l'on ne nous ſurprenne.

DESCHAMPS.

J'ai l'œil bon, Dieu merci; ne ſoyez point en peine.
Si quelqu'un vient, j'aurai ſoin de vous avertir.

DAIGLEMONT.

Où ton adreſſe enfin pourra-t-elle aboutir?
Là, dis-moi maintenant ce que nous allons faire?

FOLLEVILLE.

Il n'eſt pas trop-aiſé de nous tirer d'affaire.

DAIGLEMONT.

Je le crois.

FOLLEVILLE.

Je ne vois qu'un moyen d'en ſortir.

DAIGLEMONT.

Quel eſt-il?

FOLLEVILLE.

Ma foi, c'eſt de te laiſſer mourir.
Toi défunt, il n'eſt plus néceſſaire de feindre;
Tu n'auras de ton oncle aucun reproche à craindre,
Ni moi non plus; cela nous met tous en repos.
Tiens, tu ne peux jamais mourir plus à propos.

DAIGLEMONT.

Ris; dis-nous des bons mots d'un air plaiſant & leſte.
Sais-tu qu'il faut avoir bien de l'eſprit de reſte,
Pour en vouloir fourrer par-tout comme tu fais?
Je vais tout avouer à mon oncle; je vais
Me jeter à ſes pieds.....

FOLLEVILLE.

Oui, je te le conſeille;
Prends-moi le ton pleureur; il te ſied à merveille;
Va faire le nigaud: tu n'as donc pas de cœur?
Je te demande où ſont les ſentimens, l'honneur?

DAIGLEMONT.

Mais, encore une fois, que faut-il que je faſſe?

FOLLEVILLE.

Je vais te l'indiquer; car un rien t'embarraſſe.
Notre projet enfin, juſqu'ici bien conduit,
Pour être dérangé, n'eſt pas encor détruit.
Ton oncle ne ſait pas le fin de notre hiſtoire;
Il te croit toujours mort: eh bien, laiſſons-le croire.

Toi, dans ce cabinet, renferme-toi ſans bruit;
N'en ſors pas un inſtant; ſi-tôt qu'il ſera nuit,
Tu partiras, muni d'une bourſe aſſez ronde;
Et dans quelque retraite agréable & profonde,
Tandis que ton trépas cauſera nos ſoupirs,
Tu vivras à ton aiſe au milieu des plaiſirs.

DAIGLEMONT.

Et tu feras payer mes dettes?

FOLLEVILLE.

Je l'eſpere.

DAIGLEMONT.

C'eſt que c'eſt là le point important de l'affaire.

FOLLEVILLE.

En as-tu fait l'état? Peux-tu me le donner?

DAIGLEMONT.

Pas encore.

FOLLEVILLE.

Avant tout, il faut le terminer.
Tes créanciers, voyons, que leur as-tu fait dire?

DAIGLEMONT.

Tantôt à quelques-uns j'ai pris le ſoin d'écrire
Qu'on leur payeroit moitié.

FOLLEVILLE.

Fort bien. Mon cher Deſchamps,
Il faut nous ſeconder.

DESCHAMPS.

Volontiers; j'y conſens.

FOLLEVILLE.

Fais autour de notre oncle exacte ſentinelle ;
Entends, obſerve tout; ſois prêt, ſi je t'appelle.
(*A Daiglemont.*)
De ton état paſſif allons nous occuper;
Viens; le ſuccès en vain ſemble nous échapper;
J'en réponds; tu verras, en affaire pareille,
Que j'exécute encor mieux que je ne conſeille.

(*Folleville & Daiglemont rentrent dans le cabinet.*)

SCENE V.

DESCHAMPS *ſeul.*

LAISSEZ-MOI faire, allez ; je ne ſuis pas un ſot,
Et je prétends ici vous aider comme il faut.
Quelqu'un vient... C'eſt notre oncle... Il a tort. Comment diantre ?
Là dedans à préſent il ne faut pas qu'il entre ;
Cherchons quelque moyen de l'arrêter ici. . .
Il s'agit de mentir. . . c'eſt aiſé. . . m'y voici.

SCENE VI.

M. DAIGLEMONT, DESCHAMPS.

M. DAIGLEMONT.

FOLLEVILLE eſt chez lui ? Sans doute il eſt viſible,
N'eſt-ce pas, mon ami ?

DESCHAMPS.

Que vois-je ? Eſt-il poſſible ?
Ah ! Monſieur, je me jette à vos pieds.

M. DAIGLEMONT.

Que veux-tu ?
D'où nous connoiſſons-nous ? Tu ne m'as jamais vu.

DESCHAMPS.

Oh ! cela ne fait rien. Je ſais vous reconnoître.
Vous reſſemblez ſi fort à feu mon pauvre maître !
Il faut que vous ſoyez ſon oncle Daiglemont :
Oui, Monſieur, c'eſt vous-même, & mon cœur m'en répond.

M. DAIGLEMONT.

Tu ſervois mon neveu ?

DESCHAMPS.

Jugez de ma diſgrace ;
Vous ſentez que ſa mort m'a fait perdre ma place :
Il n'a pu me garder. Ah ! quel événement !
Je l'ai donc vu mourir ce jeune homme charmant,
Qui menoit à ſon âge une vie exemplaire,
Qui, dès qu'il ſe montroit, étoit certain de plaire ;
Beau comme un ange.... Enfin, c'étoit votre portrait.

M. DAIGLEMONT.

Il me reſſembloit fort ; oui, chacun le diſoit.
Mais adieu ; je vais voir Folleville.

DESCHAMPS *le retenant.*

Ah ! j'eſpere

Que vous compatirez, Monſieur, à ma miſere.
Hélas! j'ai ſur les bras ma femme & quatre enfans.

M. DAIGLEMONT.

Je te plains. Mais il faut que j'entre là-dedans.

DESCHAMPS, *le retenant encore.*

Monſieur, les malheureux aiment qu'on les écoute,
Qu'on les plaigne; & c'eſt là le ſervice ſans doute
Qu'on rend plus volontiers; car il ne coûte rien.

M. DAIGLEMONT.

Va, va, je tâcherai de te faire du bien.

DESCHAMPS.

Monſieur, pour un moment ſi je vous intéreſſe,
Je ſuis content... Me voir ſi fort dans la détreſſe! ...
Feu Monſieur me diſoit: Deſchamps, reſte avec moi;
Tu ne manqueras pas; je prendrai ſoin de toi;
Si je viens à mourir, je prétends & j'ordonne
Que jamais après moi tu ne ſerves perſonne,
Et je n'oublierai pas de faire un teſtament,
Afin de te laiſſer de quoi vivre aiſément.
Mais il eſt bruſquement parti pour l'autre monde...
En pleurs, lorſque j'y penſe, il faut bien que je fonde...
Etre emporté ſi vîte! ... Ah! j'en perdrai l'eſprit.

M. DAIGLEMONT.

Le pauvre malheureux! Vraiment, il m'attendrit.
Va, je te placerai comme il faut; ſois tranquille.
Mais, encore une fois, je veux voir Folleville.
Adieu.

DESCHAMPS.

Pardon, ſi j'oſe encor vous arrêter.
C'eſt que réellement je ne puis vous quitter.

SCENE VII.

M. DAIGLEMONT, DESCHAMPS, FOLLEVILLE *ſort du cabinet.*

M. DAIGLEMONT.

AH! vous voilà, mon cher? chez vous j'allois me rendre.

FOLLEVILLE.

Comment! Eſt-ce qu'ici l'on vous a fait attendre?

M. DAIGLEMONT.

Il n'importe; le temps ne m'a pas ſemblé long,
Et je cauſois avec cet honnête garçon.

DESCHAMPS.

Oui; j'amuſois Monſieur.

DAIGLEMONT.

C'eſt un bon domeſtique,
A ce qu'il paroît?

FOLLEVILLE.

Lui? c'eſt un ſujet unique.

M. DAIGLEMONT.

Et Daiglemont devoit en être bien content?

FOLLEVILLE.

Daiglemont ? . . . en faiſoit l'éloge à chaque inſtant.

M. DAIGLEMONT.

Puiſque vous m'en rendez un ſi bon témoignage,
Je veux de mes bontés lui donner quelque gage.
Prends ce double louis à compte.

DESCHAMPS.

En vérité,
Monſieur, c'eſt déjà plus que je n'ai mérité.

M. DAIGLEMONT.

Non, non, tous tes diſcours montrent une belle ame;
Va, va-t'en retrouver tes enfans & ta femme;
Conſole-les; dis-leur qu'à partir d'aujourd'hui,
Je prétends devenir leur pere, & ton appui.

DESCHAMPS.

Je n'avois pas compté recevoir ce ſalaire;
Mais on gagne toujours quelque choſe à bien faire.

SCENE VIII.

M. DAIGLEMONT, FOLLEVILLE.

M. DAIGLEMONT.

Ça, parlons des motifs qui m'amenent ici.
Vous nous avez mandé que dans ce pays ci,
Mon neveu, que je plains, a laiſſé quelques dettes;

Moi-même je verrai comment elles ſont faites;
Je ſuis aſſez ſurpris qu'il ait pu s'endetter.
Puis de l'occaſion j'ai voulu profiter
Pour faire voir Paris à ma pauvre Julie,
Et la diſtraire un peu de ſa mélancolie.
Cet enfant ſe déſole ; elle aimoit ſon couſin ;
Je cherche les moyens d'adoucir ſon chagrin,
Et c'eſt pour elle auſſi que j'ai fait le voyage.

FOLLEVILLE.

Tout cela me paroît on ne peut pas plus ſage.

M. DAIGLEMONT.

Savez-vous à peu près combien doit mon neveu?

FOLLEVILLE.

Mais, Monſieur, c'eſt ſelon ; il doit beaucoup & peu.

M. DAIGLEMONT.

Comment l'entendez-vous ?

FOLLEVILLE.

Cela peut vous ſurprendre ;
Mais dans l'inſtant, je crois, vous allez me comprendre:
Envers ſes créanciers il a bien reconnu
Qu'il leur devoit beaucoup ; mais il a peu reçu.

M. DAIGLEMONT.

Mais vous me parlez là de mauvaiſes affaires ;
Il a donc contracté des dettes uſuraires ?

FOLLEVILLE.

Un jeune homme peut-il emprunter autrement ?
Il faut qu'au poids de l'or il achete l'argent.

M. DAIGLEMONT.

De voir les créanciers il faut que je m'occupe.

FOLLEVILLE.

Je pourrai vous aider à n'être pas leur dupe.

M. DAIGLEMONT.

Oui ? Comment ?

FOLLEVILLE.

J'ai sur eux de bons renseignemens ;
Et Daiglemont lui-même, à ses derniers momens,
A fait l'état au vrai de ses dettes passives,
Dûment apostillé de notes instructives.

M. DAIGLEMONT.

Vous me le remettrez ?

FOLLEVILLE.

Très-volontiers.

M. DAIGLEMONT.

C'est bon.

FOLLEVILLE.

Ces Messieurs aisément n'entendront pas raison ;
Mais pour mieux parvenir à la leur faire entendre,
Offrez de les payer comptant, & sans attendre ;
Ils se décideront ; ils sont gens à savoir
Très-bien ce que par heure un écu peut valoir.
Plus tard on leur rendroit, plus il faudroit leur rendre.

M. DAIGLEMONT.

Très-grand merci des soins que vous voulez bien prendre,

FOLLEVILLE.

Bon ! c'eſt avec plaiſir, & par pure amitié :
Je voudrois que déjà vous euſſiez tout payé.

M. DAIGLEMONT.

Nous verrons tout cela... Mais que nous veut ma fille ?

SCENE IX.

LES MÊMES, JULIE.

JULIE.

L'HOTESSE me fait fuir ; ſans ceſſe elle babille ;
Son caquet à la fin me laſſe & m'étourdit.

M. DAIGLEMONT.

Mais ſans trop prendre garde à tout ce qu'elle dit ;
Cela te diſtrairoit ; tu ſerois plus tranquille.
Ma chere enfant, tu vois Monſieur de Folleville ;
C'étoit le bon ami du pauvre Daiglemont.

FOLLEVILLE *ſaluant Julie.*

Puis-je vous aſſurer de mon reſpect profond ?

JULIE.

Monſieur....

M. DAIGLEMONT.

Tu te plais mieux toute ſeule ?

JULIE.

Mon pere,
Je vous fais de la peine ; excuſez.

M. DAIGLEMONT.

Va, ma chere;
(*à Folleville.*)
Je ne puis t'en vouloir. Encor de nouveaux pleurs.

FOLLEVILLE *à Julie.*

Je ſuis loin de blâmer vos regrets, vos douleurs.
De mon ami pour vous j'ai connu la tendreſſe;
Mais on peut vaincre enfin la plus juſte triſteſſe.
Nous nous empreſſerons tous de vous conſoler.

M. DAIGLEMONT.

Il a grande raiſon; on ne peut mieux parler.
(*à Folleville.*)
Allons voir nos Meſſieurs. Ma fille, je vais faire
En ſorte de finir promptement toute affaire;
Puis à tes moindres vœux, tout prêt à conſentir,
Tu n'auras qu'à vouloir, pour te bien divertir.
(*Ils ſortent tous, excepté Julie.*)

SCENE X.

JULIE *ſeule.*

AH! dieu! dans le chagrin dont je ſuis tourmentée,
De quels amuſemens pourrois-je être flattée?
Il n'en eſt plus pour moi... Cher couſin!.. Non, jamais...
Je ſens bien à préſent à quel point je l'aimois...
Je le perds... pour toujours... Cette idée eſt affreuſe.
Je ne le verrai plus.... Ah! pleure malheureuſe,
Pleure... Oh! ſi je pouvois, une fois ſeulement,

Le

Le revoir, lui parler !... ne fût-ce qu'un moment !...
Pour un moment si doux, je donnerois ma vie.....

SCENE XIII.

JULIE, DAIGLEMONT *sort du cabinet.*

JULIE.

AH ! grand Dieu ! me trompé-je ?

DAIGLEMONT.

O ma chere Julie !

JULIE.

Il me parle !... Est-il vrai ?... Daiglemont, est-ce toi ?

DAIGLEMONT.

Ma charmante cousine, ah ! n'aie aucun effroi !

JULIE.

Je ne t'ai point perdu ?

DAIGLEMONT.

Revois celui qui t'aime.
Oui, je vis, & pour toi je suis toujours le même ;
Sur un récit trompeur, cesse de me pleurer.

JULIE.

Mais explique-moi donc ?....

DAIGLEMONT.

Il faut te déclarer

La vérité ; J'étois... Ciel ! on vient ; prenons garde ;
C'eſt l'Hôteſſe ; feignons ; car c'eſt une bavarde.

SCENE XIV.

JULIE, DAIGLEMONT, L'HOTESSE.

L'HOTESSE.

Ah ! ah ! Monſieur Derbain, je vous rencontre ici ?

JULIE.

Monſieur Derbain ? ... Mais...

DAIGLEMONT.

Oui ; c'eſt moi qu'on nomme ainſi,
Mademoiſelle.

L'HOTESSE *à Julie.*

Et vous, pourquoi donc, je vous prie ;
Nous fuir ? Pour vous livrer à votre rêverie ?
Mais Monſieur votre pere, en ſortant, m'a preſcrit
De chercher les moyens d'égayer votre eſprit.
Je ne vous quitte plus.

JULIE.

C'eſt avoir trop de zele.

DAIGLEMONT.

Moi, j'arrive, & j'ai fait peur à Medemoiſelle ;
En entrant tout d'un coup ; j'ai mal pris mon moment.

JULIE.

Oui, vous m'avez cauſé beaucoup d'étonnement ;
Mais je ne m'en plains pas.

L'HOTESSE.

Ah ! vous êtes ſi bonne !
(*à Daiglemont.*)
Je cherche à conſoler cette jeune perſonne ;
Aidez-moi, s'il vous plaît ; cauſons un peu tous deux ;
Cela l'amuſera.

DAIGLEMONT.

De bon cœur ; je le veux.
Eh ! tenez, je m'en vais vous conter une hiſtoire
Qui vient fort à propos s'offrir à ma mémoire.

L'HOTESSE.

Voyons donc.

DAIGLEMONT.

Vous ſavez comme les jeunes gens,
Pour dépenſer ici, rançonnent leurs parens ;
Ils ont, pour les tromper, des ruſes incroyables.

L'HOTESSE.

C'eſt que tous ne ſont pas, comme vous, raiſonnables.

DAIGLEMONT.

Or écoutez le tour qu'ont fait deux écourdis,
Dont l'un, je vous l'avoue, eſt fort de mes amis.
L'autre ſuppoſe un jour que ſon cher camarade
Eſt mort, après avoir été long-temps malade ;
A l'oncle du défunt il écrit triſtement,
Lui conte avec détails la mort, l'enterrement,
En réclame les frais ; l'oncle, honnête & brave homme,
S'empreſſe d'envoyer une aſſez forte ſomme...

L'HOTESSE.

S'il n'eſt pas vrai, le conte au moins eſt bien trouvé.

DAIGLEMONT.

Un conte?... Point du tout; le fait eſt arrivé.

JULIE.

Tant pis; je blâme fort un pareil artifice.

DAIGLEMONT.

Permettez; mon ami n'en étoit point complice;
Il n'a même à la ruſe en rien contribué;
C'eſt ſans le prévenir que l'autre l'a tué.

JULIE.

Ces deux Meſſieurs menoient une belle conduite!

DAIGLEMONT.

Enfin, de mon récit écoutez donc la ſuite.
L'oncle arrive; jugez quel embarras cruel!
Pour mon ami ſur-tout un chagrin bien réel
Vint de ce qu'il aimoit, & de toute ſon ame,
Une jeune beauté bien digne de ſa flamme;
Dès l'âge le plus tendre il en étoit épris...

JULIE.

Et peut-être il l'avoit oubliée à Paris?

DAIGLEMONT.

Oh! non; elle n'eſt pas de celles qu'on oublie.
Comptez qu'il l'aime encore, & pour toute ſa vie:
Auſſi, ſans déſeſpoir, il ne pouvoit ſonger
Qu'elle alloit de ſa mort peut-être s'affliger;
Et quoiqu'il n'eût pas eu de part au ſtratagême,
Il ſe le reprochoit, s'en vouloit à lui-même

Du chagrin qu'elle avoit ſenti... Mais, par bonheur,
Il trouva le moyen de la tirer d'erreur,
Lui peignit ſon amour, ſon repentir ſincere:
Penſez-vous qu'elle fut bien long-temps en colere?
Que fit-elle? Voyons; daignez le deviner.

JULIE.

Elle fut aſſez bonne encor pour pardonner.

L'HOTESSE.

Oh! je le gagerois. Voilà comme nous ſommes!
On ne nous paſſe rien; nous paſſons tout aux hommes.

DAIGLEMONT.

Elle fit plus encore.

JULIE.

Eh! quoi donc? Pour le coup....

DAIGLEMONT.

Sur l'oncle du jeune homme elle pouvoit beaucoup;
Elle avoit de l'eſprit, une grace adorable;
Elle en obtint l'oubli d'une faute excuſable;
Même on dit que l'hymen d'elle & de ſon amant,
De cette intrigue enfin fut l'heureux dénoûment.

JULIE.

Ah! vous brodez, Monſieur.

L'HOTESSE.

J'aime fort cette hiſtoire.

JULIE.

Oui; mais au dénoûment je n'oſe guere croire.

Jugez, en apprenant comme tout s'eſt paſſé,
A quel point l'oncle doit ſe trouver offenſé.
La paix, après cela, n'eſt pas aiſée à faire.

DAIGLEMONT.

Ah! vous arrangeriez une pareille affaire,
Si vous vous en mêliez.

JULIE.

Je n'oſe m'en flatter.
J'y ferois mes efforts; vous pouvez y compter.

DAIGLEMONT.

Pardon, Mademoiſelle; il faut que je vous quitte.

L'HOTESSE.

Vous êtes bien preſſé; pourquoi partir ſi vîte?

DAIGLEMONT.

Oh! c'eſt bien à regret.
(*bas à Julie.*)
Mon oncle peut venir.

JULIE.

Monſieur, je ne veux point ici vous retenir.
Pourtant à vos récits je prêterois l'oreille
Avec bien du plaiſir. Vous contez à merveille.

DAIGLEMONT.

Ah! ſi le dénoûment n'en étoit plus douteux,
L'hiſtoire que j'ai dite en vaudroit beaucoup mieux.

SCENE XV.

L'HOTESSE, JULIE.

L'HOTESSE.

Il vous a divertie ; oui, la choſe eſt certaine.

JULIE.

Son entretien m'a plu ; j'en conviendrai ſans peine.

L'HOTESSE.

Je m'en ſuis aperçue ; & ce Monſieur Derbain,
Pour être aimable, vaut, je crois, votre couſin.

JULIE *ſouriant.*

Mais je le crois auſſi.

L'HOTESSE.

Bon ! cela vous fait rire?
Vous ſerez conſolée ; ai-je eu tort de le dire?
Je mettois quinze jours ; mais je vois maintenant,
Grace à Monſieur Derbain, qu'il n'en faudra pas tant.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE I.

JULIE *seule.*

JE reviens en ces lieux, & mon cœur m'y ramene:
Quel bonheur ! quelle joie incroyable & ſoudaine !
Cher couſin ! Je voudrois le revoir, lui parler!....
Si cela ſe pouvoit ſans qu'on vînt nous troubler !
Déjà quelqu'un? Combien cela me contrarie !

SCENE II.

M. DAIGLEMONT, FOLLEVILLE, M. JOURDAIN, M. MICHEL, JULIE.

DAIGLEMONT.

ENTREZ, Meſſieurs, entrez; ſans façons, je vous prie.
Vous veniez pour me voir, & je ſors de chez vous.
Ainſi fort à propos nous nous rencontrons tous.
(*Apercevant Julie.*)
Ah ! ma fille, c'eſt toi ?

JOURDAIN.

Charmante demoiſelle !

MICHEL.

On eſt heureux d'avoir une fille ſi belle!

M. DAIGLEMONT.

Eh! que faiſois-tu là?

JULIE.

Qui? moi? je vous attends;
Avec ces Meſſieurs-là ſerez-vous bien long-temps?

M. DAIGLEMONT.

Je ne ſais; nous avons des affaires enſemble;
Daiglemont s'eſt beaucoup endetté, ce me ſemble.
Ce ſont des créanciers qu'il me laiſſe à payer.

JULIE.

Il faut finir cela ſans vous faire prier.
Ces Meſſieurs ſont des gens honnêtes, j'en ſuis sûre;
L'exacte probité ſe peint ſur leur figure:
Demandez-leur; ils ont trop d'honneur, de vertu,
Pour venir réclamer plus qu'il ne leur eſt dû.

JOURDAIN.

Je dis... Mademoiſelle... Oh! vous êtes bien bonne!

MICHEL.

Voilà ce qui s'appelle une aimable perſonne.

JULIE.

Terminez promptement; enſuite dans Paris
Nous nous promenerons; vous me l'avez promis;
Vous me ferez tout voir, les jardins, les ſpectacles;
On dit que c'eſt ici le pays des miracles;

Quant à moi, je conviens que je n'aurois pas cru,
En arrivant, y voir ce que j'ai déjà vu.

M. DAIGLEMONT.

Eh ! mais ! comme elle eſt gaie ! & comme elle babille !
Eſt-il rien ſi léger que l'eſprit d'une fille ?
Vous avez vu tantôt les pleurs qu'elle a verſés.

JULIE.

Oh ! mes plus grands chagrins à préſent ſont paſſés ;
Et même le moment n'eſt pas bien loin, j'eſpere,
Où je n'en aurai plus du tout. Adieu, mon pere.
Bon jour, Meſſieurs.

M. DAIGLEMONT.

Bon jour.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* JULIE.

M. DAIGLEMONT.

Je ſerois enchanté
Que cette chere enfant retrouvât ſa gaîté.
Oh ! ça, Meſſieurs, je ſuis à vous. Mais le jour baiſſe ;
Holà, de la lumiere.

(*Un Valet apporte des bougies, qu'il poſe ſur la table.*)

Il ſuffit ; qu'on nous laiſſe.
Pour nous entendre mieux, d'abord aſſeyons-nous.

MICHEL.

Bien vu.

M. DAIGLEMONT.

Monsieur Jourdain, ça, commençons par vous.

JOURDAIN.

Volontiers; mon objet n'est pas considérable.
Puis, je crois que Monsieur est juste & raisonnable,
Et qu'il ne voudroit pas qu'on perdît avec lui.
Le commerce est vraiment périlleux aujourd'hui.
Regardez... du défunt voilà bien l'écriture,
Et sa reconnoissance au bas de ma facture.

M. DAIGLEMONT.

Voyons... Six mille francs.. Vous vous moquez, je crois?
Quoi! pour deux mille écus de toile en dix-huit mois?
Je vous demande un peu ce qu'il en a pu faire.

JOURDAIN.

Je n'en sais rien, Monsieur; ce n'est pas mon affaire.
J'ai vendu, j'ai livré; je ne sais que cela;
Il faut que l'on me paye.

FOLLEVILLE.

Ah! doucement; j'ai là
Certains renseignemens qui doivent nous apprendre
Comment Monsieur Jourdain a le talent de vendre.

JOURDAIN.

Monsieur, je suis Syndic de ma Communauté,
Et je n'ai rien à craindre en fait de probité.
Je suis connu; depuis quarante ans que j'exerce...

FOLLEVILLE.

Oh! Monſieur le Syndic ſait le fin du commerce.
Ça, ne nous fâchons pas, mon cher Monſieur Jourdain.
De Daiglemont auſſi vous connoiſſez la main.
Voici. . . . .

JOURDAIN.

D'ailleurs, Monſieur, l'article eſt ſur mes livres.

FOLLEVILLE.

Il eſt encore ici; tenez : « Six mille livres.
» Il eſt vrai que Jourdain m'a vendu ſur ce pié;
» Mais Durand, ſon voiſin & ſon aſſocié,
» M'a racheté le tout avec deux tiers de perte;
» Par ce moyen, pour moi leur bourſe s'eſt ouverte;
» J'ai reçu l'argent; mais la toile & le baſin
» N'ont fait qu'aller de l'un dans l'autre magaſin ».

JOURDAIN.

Monſieur, à tout cela je ne dois rien entendre;
Quand on ſe fait Marchand, je crois que c'eſt pour vendre.
Les temps ſont durs, Monſieur, & tout n'eſt pas profit :
On vit comme l'on peut.

FOLLEVILLE.

Eh! oui; c'eſt fort bien dit.
Monſieur Jourdain raiſonne en pere de famille;
Auſſi dit-on qu'il vient de marier ſa fille
Avec un Procureur : il a donné comptant
Vingt mille écus de dot.

JOURDAIN.

Et je n'ai plus d'argent.

FOLLEVILLE.

On vous en donnera ; mais rendez-vous traitable.

M. DAIGLEMONT.

Et vous ; Monſieur Michel, ſerez-vous raiſonnable?
Voyons, que vous faut-il ?

MICHEL.

Vous l'allez voir bientôt.
Mon affaire eſt très-ſimple ; & cela n'a qu'un mot.
C'eſt de l'argent prêté ; j'ai le billet en poche.
Le voici. J'ai long-temps attendu, ſans reproche.
Il eſt de cent louis, que vous m'allez compter.

FOLLEVILLE.

Ah! vous nous permettrez d'abord de conſulter
Nos notes ; le défunt tout exprès les a faites.

MICHEL.

Monſieur. . . .

FOLLEVILLE,

Tenez... « Michel... C'eſt l'article où vous êtes,
» Cent Louis, par billet, que j'ai dans peu de temps
» Trois fois renouvelé : j'ai reçu neuf cents francs ».

M. DAIGLEMONT.

Oh! c'eſt trop fort ; vit-on jamais pareille uſure?

MICHEL.

Monſieur, je ne crois pas mériter cette injure,
Pour avoir obligé Monſieur votre neveu ;
Je l'aimois tendrement. . . .

M. DAIGLEMONT.

Il y paroît, parbleu!

Quel métier faites-vous?

MICHEL.

Monſieur, je fais la banque;
Et j'avance au public des fonds, quand il en manque.
Vous entendez fort bien, lorſque l'on fait un prêt,
Qu'il faut en retirer un certain intérêt.
N'eſt-ce pas que l'argent qu'en mon coffre je ſerre,
Je pourrois l'employer en de bons fonds de terre,
En maiſons, en contrats? J'en recevrois des fruits.
Qu'importe la façon dont ils me ſont produits?

M. DAIGLEMONT.

Vous ſavez employer au mieux votre fortune,
Et vous faites, mon cher, trois récoltes pour une.

MICHEL.

Oui; mais les non-valeurs, les riſques que je cours.....

M. DAIGLEMONT.

Oh! ça, Meſſieurs, tranchons d'inutiles diſcours;
Je vous offre à chacun moitié de vos créances;
Voyez; l'argent eſt prêt; faites-moi vos quittances.

JOURDAIN.

Cela ne ſe peut pas.

MICHEL.

Moi, je veux tout ou rien.

M. DAIGLEMONT.

Décidément?

JOURDAIN.

Très-fort.

M. D'AIGLEMONT.

Quittons cet entretien ;
Meſſieurs, vous finiriez par m'échauffer la bile ;
Je vous laiſſe. Venez ; ſuivez-moi, Follevillie.

MICHEL.

Ce n'eſt pas avec moi qu'on devroit marchander.

M. D'AIGLEMONT.

Songez qu'avant ce ſoir il faut vous décider.
Adieu ; retenez bien ma derniere parole.
Aujourd'hui, la moitié ; demain, pas une obole.

SCENE IV.

JOURDAIN, MICHEL.

JOURDAIN.

QUEL parti prendrez-vous ?

MICHEL.

Eh ! mais, il eſt tout pris ;
A ces manieres-là nous ſommes aguerris.
Vous verrez qu'on doit faire une avance très-forte,
Sans que l'argent vous rentre, & ſans qu'il vous rapporte.

JOURDAIN.

Et s'ils vont nous plaider ?

MICHEL.

Quoi ! cela vous fait peur,
Tandis que vous avez un gendre Procureur ?

JOURDAIN.

J'entends mal les procès.

MICHEL.

Oh ! qu'à cela ne tienne ;
Mon ami ; je ſuivrai votre affaire & la mienne ;
En nous réuniſſant, il en coûtera moins.
Vous en ferez les frais ; j'y donnerai mes ſoins.

JOURDAIN.

Mais l'écrit du défunt qu'ils viennent de nous lire,
En juſtice ils auront grand ſoin de le produire ?

MICHEL.

Eh ! que fait cet écrit ? On ne le croira pas.
Penſez-vous que le mort revienne de là-bas,
Tout exprès pour plaider contre nous, pour ſe plaindre ?

JOURDAIN.

Mais non ; je ne crois pas que cela ſoit à craindre.
Il m'en avoit pourtant menacé...

MICHEL.

Bon ! Comment ?

JOURDAIN.

Par ce billet ; liſez ; à la fin ſeulement.

MICHEL *lit.*

Tu peux compter qu'exprès je reviendrai... Folie !

Vous

Vous ſentez bien que c'eſt une plaiſanterie ;
On n'eſt point effrayé d'un mot comme cela,
Quand on a de l'eſprit...

JOURDAIN.

Oh ! oui, quand on en a....

MICHEL.

Eſt-ce que vous croyez aux revenans ?

JOURDAIN.

Moi ? guere.

MICHEL.

Un peu ?

JOURDAIN.

Mais....

MICHEL.

Bon ! ce ſont des contes de grand'mere ;
Chez les honnêtes gens, perſonne n'y croit plus.

JOURDAIN.

Ne badinez donc pas, de grace, là-deſſus.

MICHEL.

On fait ſur ce ſujet bien des récits bizarres ;
Il faut s'en défier ; les eſprits ſont très-rares...

DAIGLEMONT *dans le cabinet, ſans ſe montrer, & groſſiſſant ſa voix.*

Vous êtes un fripon.

MICHEL.

Plaît-il, Monſieur Jourdain ?

JOURDAIN.

Moi, je n'ai point parlé.

DAIGLEMONT *de même.*

Vous êtes un coquin.

JOURDAIN.

Vous dites?

MICHEL.

Pas un mot.

DAIGLEMONT *de même.*

Vous apprendrez, canaille,
Si c'eſt impunément que d'un mort on ſe raille.

MICHEL.

Nous ne ſommes pas ſeuls.

DAIGLEMONT *de même.*

Craignez d'être traités
Auſſi ſéverement que vous le méritez.

JOURDAIN.

Juſte ciel! c'eſt ſa voix!

MICHEL.

Mais je crois reconnoître
En effet...

JOURDAIN.

De ma peur je ne ſuis pas le maître.

SCENE V.

JOURDAIN, MICHEL, DAIGLEMONT *sort du cabinet, souffle les bougies; on baisse les lampes; le théâtre est dans l'obscurité.*

DAIGLEMONT.

SCÉLÉRATS!

(JOURDAIN & MICHEL *tombent par terre de frayeur.*)

JOURDAIN.

Ah! mon Dieu!

MICHEL.

Pardon, mille pardons.

JOURDAIN.

Oui, vous disiez bien vrai; nous sommes des fripons.

MICHEL.

Qu'exigez-vous de nous? car je suis dans des transes....

DAIGLEMONT.

Si vous n'abandonnez moitié de vos créances..

MICHEL.

Oh! je vous le promets.

JOURDAIN.

Et moi j'en fais le vœu.

MICHEL.

Nous vous obéirons.

DAIGLEMONT.

N'y manquez pas. Adieu.

SCENE VI.

JOURDAIN, MICHEL.

MICHEL.

EST-IL parti?

JOURDAIN.

Vraiment, tâchez d'y voir vous-même.

MICHEL.

Je ne puis revenir de ma frayeur extrême;
Car c'étoit lui, bien lui.

JOURDAIN.

Vous faiſiez l'eſprit fort
Pourtant; vous prétendiez....

MICHEL.

Je vois que j'avois tort.

JOURDAIN.

Sûrement vous l'aviez; & voilà bien qui prouve
Qu'il faut croire, ...

SCENE VII.

LES MÊMES, M. DAIGLEMONT. *Un Valet l'éclaire ; on releve les lampes.*

M. DAIGLEMONT.

AH ! Meſſieurs, ici je vous retrouve !..
Vous étiez ſans lumiere ?

MICHEL.

On nous en a défaits.

M. DAIGLEMONT.

J'ai cru ma fille ici.

JOURDAIN.

Monſieur, ſans nuls délais ;
Nous voulons avec vous finir, coûte qui coûte.

M. DAIGLEMONT.

J'offre toujours moitié ; l'acceptez-vous ?

MICHEL.

Sans doute.

M. DAIGLEMONT.

J'ai vos ſommes en or ; je vais vous les payer.

JOURDAIN.

Faites-nous le plaiſir de nous expédier.

MICHEL.

Je vous rends le billet.

JOURDAIN.

Moi, la reconnoiſſance;
Tenez, j'avois au bas mis mon acquit d'avance.
Nous avons fait; partons. S'il revenoit!

M. DAIGLEMONT.

Eh! qui?

MICHEL.

Votre neveu.

M. DAIGLEMONT.

Comment?

JOURDAIN.

Son ame en ce lieu-ci
Revient; nous l'avons vue; elle étoit furibonde!

MICHEL.

Pour nous faire du tort, venir de l'autre monde!

M. DAIGLEMONT.

Mais comptez donc votre or.

MICHEL.

Il n'en eſt pas beſoin.
Adieu.

JOURDAIN.

Nous voudrions être déjà bien loin.

M. DAIGLEMONT.

Adieu, Meſſieurs.

SCENE VIII.

M. DAIGLEMONT *seul.*

EH ! mais, qu'eſt-ce qu'ils veulent dire ?
Que mon neveu revient ? Sont-ils dans le délire ?
Si je n'étois bien sûr de ſon trépas !... Mais quoi ?
Le remords peut chez eux avoir produit l'effroi ;
Ou bien ils font exprès un conte... J'en profite
En tout cas... Et de deux toujours dont je ſuis quitte.

SCENE IX.

M. DAIGLEMONT, L'HOTESSE.

L'HOTESSE.

MONSIEUR, c'eſt une lettre; elle eſt pour vous, je croi.

M. DAIGLEMONT.

A Monſieur Daiglemont. C'eſt mon nom; c'eſt pour moi.
Oui.

L'HOTESSE.

Monſieur eſt toujours ſatisfait de ſon gîte ?

M. DAIGLEMONT

Très-ſatisfait.

L'HOTESSE.

Pardon; je me ſauve bien vîte.

Il m'arrive du monde, & notre état preſcrit....
Adieu, Monſieur.

M. DAIGLEMONT.

Adieu.

SCENE X.

M. DAIGLEMONT *ſeul.*

QU'EST-CE donc qui m'écrit?
Et qui diantre déjà me ſait dans cette ville?
(*Il lit la lettre.*)
« *Pour moi c'eſt un plaiſir, couſin,*
» *De trouver à vous être utile;*
» *Votre lettre de ce matin*
» *m'apprend qu'en ce moment, pour ranger vos affaires,*
» *Quinze cents francs vous ſeroient néceſſaires* ».
Se moque-t-on de moi? Je n'ai beſoin de rien.
» *On vous voit rarement, & cela n'eſt pas bien.*
» *Ne négligez donc plus un parent qui vous aime.*
» *Votre argent eſt tout prêt; ſi vous voulez l'avoir,*
» *Vous viendrez le chercher vous-même;*
» *C'eſt ma condition. Venez ſouper ce ſoir.*
» *Votre couſin Dortis* »... Eh! mais... Eſt-il poſſible?
Oui; c'eſt pour mon neveu; la choſe eſt très-viſible....
Mon neveu?... Ce matin?... Il ne ſeroit pas mort?
J'en ſerois bien content; mais le tour ſeroit fort;
Je ſaurois l'en punir d'une façon ſévere.

Ces Meſſieurs qui l'ont vu ne m'étonnent plus guere.
Voici fort à propos le fripon de valet;
Le drôle eſt, à coup sûr, confident du ſecret.

SCENE XI.

M. DAIGLEMONT, DESCHAMPS.

M. DAIGLEMONT.

VIENS, maraud; tu m'as fait une friponnerie.

DESCHAMPS.

Moi, Monſieur? vous croyez?

M. DAIGLEMONT.

La choſe eſt éclaircie;
Mon neveu n'eſt pas mort.

DESCHAMPS.

Il n'eſt pas mort, Monſieur?
En êtes-vous bien sûr? Se peut-il? Quel bonheur!

M. DAIGLEMONT.

Tu le ſais mieux que moi, coquin, qu'il vit encore.

DESCHAMPS.

Si l'on vous a trompé, comptez que je l'ignore.

M. DAIGLEMONT.

Maître fourbe, à l'inſtant tu vas tout déclarer,
Ou bien ſous le bâton je te fais expirer.

DESCHAMPS.

Puiſque vous vous fâchez, Monſieur, je me retire.

M. DAIGLEMONT.

Non non, pendart, il faut demeurer, & tout dire.
Je pénetre à préſent votre complot caché.
Parle, ou tu n'en ſeras pas quitte à bon marché.

DESCHAMPS.

Monſieur, à deux genoux je vous demande grace.

M. DAIGLEMONT.

De tes mauvais diſcours à la fin je me laſſe.

DESCHAMPS *parle alternativemet très-bas & très-haut.*

Bas. *haut.*

Monſieur, écoutez-moi. — Monſieur, en vérité,

bas.

Je ne ſais rien du tout. — Venez de ce côté.

haut.

— Mon Maître eſt bien défunt. — Il ſe porte à merveille.
— Rien n'eſt plus vrai. — J'ai peur qu'il ne prête l'oreille.
— Je dois bien le ſavoir ; j'ai ſuivi ſon convoi.
— S'il entendoit un mot, ce ſeroit fait de moi.
— Faut-il, ſi jeune encor, que la mort nous l'arrache?
Ah ! — Dans ce cabinet, il eſt là qui ſe cache.
— Vous m'interrogeriez ainſi juſqu'à demain.
— Parlez à votre tour. — Non, Monſieur, c'eſt en vain;
Je ne ſais pas tromper. — Grondez-moi, je vous prie.

M. DAIGLEMONT.

Fourbe !

DESCHAMPS *bas.*

Plus haut.

M. DAIGDEMONT.

Coquin !

DESCHAMPS *bas.*

Bien : entrez en furie.

M. DAIGLEMONT.

haut. *bas.*

Je m'en vais t'aſſommer. — Pour mieux cacher ton jeu,
N'eſt-il pas à propos que je te roſſe un peu ?

DESCHAMPS *bas.*

Eh ! non ; je ne crois pas ce point-là néceſſaire.

M. DAIGLEMONT.

bas. *haut, en le roſſant.*

Si ; cela fera bien. — Tiens ; voilà ton ſalaire.

DESCHAMPS.

Aïe ! aïe !

M. DAIGLEMONT.

Mais je ſaurai ce que tu veux cacher.

DESCHAMPS.

Je ne vous cache rien.

M. DAIGLEMONE.

Paix ; va-t-en me chercher
Monſieur de Folleville ; ici je vais l'attendre :
Dis-lui que je le prie au plutôt de s'y rendre.

DESCHAMPS.

bas.

Oui, Monſieur. — N'allez pas, trahiſſant mon ſecret,
Déclarer que c'eſt moi qui vous ai mis au fait.

M. DAIGLEMONT.

Non.

DESCHAMPS.

Chaſſez-moi bien haut.

M. DAIGLEMONT,

Sors vîte, ou je t'aſſomme.

DESCHAMPS.

Mon Dieu ! peut-on traiter ſi mal un honnête homme ?

SCENE XII,

M. DAIGLEMONT, JULIE.

M. DAIGLEMONT.

Le drôle n'eſt pas ſot. Mais qui vient en ces lieux ?
C'eſt ma fille. Tantôt elle avoit l'air joyeux ;
Elle rioit. Peut-être elle eſt d'intelligence :
Elle m'auroit trompé ! . . . J'en veux tirer vengeance,
La tourmenter un peu. . . Te voilà, mon enfant ?

JULIE *à part.*

Mon pere eſt toujours là.

M. DAIGLEMONT.

Je te fais compliment ;
Ta gaîté me paroît tout à fait revenue.

JULIE.

Pas encor ; mais au moins mon chagrin diminue.

M. DAIGLEMONT.

Et je ſais le moyen de le faire finir.
Il faut te dire un fait qui doit te réjouir.
Je vais te marier à Paris.

JULIE.

Moi, mon pere?

M. DAIGLEMONT.

Oui, toi même, & dans peu; j'ai trouvé ton affaire.
Ton couſin Daiglemont eſt mort; il a bien fait.
Veux-tu que je t'en faſſe en deux mots le portrait?
C'étoit un étourdi, ſans regle, ſans conduite;
Le drôle à la miſere enfin t'auroit réduite;
C'eſt un très-grand bonheur pour toi qu'il ne ſoit plus.
Je te trouve un parti de trente mille écus,
Garçon prudent, rangé; d'ailleurs tout jeune, aimable.
Qu'en dis-tu? Ce plan doit te ſembler agréable?

JULIE.

Mais, mon pere...

M. DAIGLEMONT.

Hein! Cela paroît t'embarraſſer.
Moi, j'ai cru que d'abord tu viendrois m'embraſſer.
Eſt-ce que j'ai mal fait?

JULIE.

Ces offres ſont fort belles;
Je ſens, comme je dois, vos bontés paternelles;
Mais mon couſin & moi nous devions être unis;
Je m'en flattois déjà; vous me l'aviez promis.

M. DAIGLEMONT.

Fort bien; mais il eſt mort, & ce ſeroit folie...

JULIE.

Non, non, ne penſez pas qu'un inſtant je l'oublie.

Mon cœur, toujours conſtant, lui jure devant vous,
Que jamais, non jamais, je n'aurai d'autre époux.

M. DAIGLEMONT.

Ce ſerment-là, vraiment, eſt pathétique & tendre;
On diroit qu'elle croit que ce mort peut l'entendre.
Ma pauvre fille eſt folle; elle l'eſt tout à fait.

JULIE.

Mais s'il n'étoit pas mort?

M. DAIGLEMONT *à part.*

La friponne eſt au fait.

haut.

Quoi! s'il n'étoit pas mort? Saurois-tu quelque choſe
Qui te fît ſoupçonner? ...

JULIE.

Mais enfin je ſuppoſe....

M. DAIGLEMONT.

Tu ſuppoſes très-mal. Eh! mais, j'aimerois fort
Qu'il ſe donnât les airs de ne pas être mort,
Quand nous l'avons pleuré, quand ſa perte aſſurée
M'a cauſé des regrets, & t'a déſeſpérée!
Et ſon enterrement que j'ai payé, parbleu,
Et fort cher, ſelon toi, ce ſeroit donc un jeu?
Mon neveu m'auroit pu donner ce ridicule,
Me traiter en Géronte imbécille & crédule?
Suis-je fait, s'il vous plaît, pour être bafoué?
Malheur à qui m'auroit de la ſorte joué!

SCENE XIII.

M. DAIGLEMONT, JULIE, FOLLEVILLE.

M. DAIGLEMONT *à Folleville.*

(*à Julie.*)

AH! ah! c'eſt vous, Monſieur? Tu ſors?

JULIE.

Je me retire.

M. DAIGLEMONT.

(*à Folleville.*)

Non, reſte. — Il faut vous apprendre d'abord
Que Michel & Jourdain ont fait, de bon accord,
Ce que je voulois.

FOLLEVILLE.

Oui?

M. DAIGLEMONT.

Je ne ſais comment diable
S'eſt opéré ſoudain ce prodige incroyable;
Mais en rentrant ici, j'ai trouvé mes fripons
Convertis tout à fait, & doux comme moutons.
Ils ont reçu moitié; c'eſt affaire finie.

FOLLEVILLE.

Tant mieux donc, & pour vous j'en ai l'ame ravie.
De mon côté, j'ai vu les autres créanciers;

Ce ſont, pour la plupart, des gens durs, tracaſſiers.....

M. DAIGLEMONT.

Comment? Ils ont grand tort d'être ſi difficiles!
La mort de mon neveu doit les rendre dociles;
Car le pauvre garçon eſt bien mort dans vos bras;
Vous m'avez en détail raconté ſon trépas;
Vous m'avez envoyé ſon extrait mortuaire,
Et ce n'eſt pas à faux que vous l'avez fait faire;
Vous êtes trop honnête & trop franc pour cela.

FOLLEVILLE

à part. *haut.*

Sommes-nous découverts? — A ce langage-là...

M. DAIGLEMONT.

Vous ne l'entendez pas, je le crois; mais peut-être,
Mon cher, vous entendrez un peu mieux cette lettre,
Et vous m'expliquerez (car vous êtes très-fin)
Comment mon neveu mort, écrivoit ce matin.
Cette explication ſera facile à croire,
Et tournera ſur-tout beaucoup à votre gloire.
Eh bien, qu'en dites-vous? Ce matin, Daiglemont
Ecrivoit à Dortis, & Dortis lui répond.
Par haſard en mes mains cette lettre eſt venue.

FOLLEVILLE.

Monſieur!...

M. DAIGLEMONT.

Vous le voyez; la fraude eſt reconnue;
Il n'eſt plus temps ici de rien diſſimuler;

Je

Je vous en veux beaucoup ; je ne puis le céler ;
Et vous m'avoûrez bien que cette eſpieglerie,
A parler franchement, paſſe la raillerie.
Comment avez-vous pu vous faire un jeu cruel
De me plonger ainſi dans un chagrin mortel ?
De ſuppoſer la mort de mon neveu que j'aime ?
Mais il eſt mille fois plus blâmable lui-même....

FOLLEVILLE *avec vivacité.*

Lui, Monſieur ?

M. DAIGLEMONT *l'interrompant.*

A Paris il s'endette, ſe perd:
C'eſt peu; pour m'affliger, avec vous de concert,
Mon étourdi ſe prête à votre affreuſe ruſe;
Sa conduite envers moi ne peut avoir d'excuſe:
Quand j'ai tout fait pour lui, ce trait peu délicat
M'apprend trop qu'en l'aimant, je n'aimois qu'un ingrat.

JULIE.

Mon pere, cette idée eſt injuſte & l'offenſe.

M. DAIGLEMONT.

Eh ! ma fille, eſt-ce à vous de prendre ſa défenſe ?
Songez donc quel chagrin ceci vous a donné.
Songez...

JULIE.

Quand je l'ai vu, moi, j'ai tout pardonné.

M. DAIGLEMONT.

Tant pis pour vous ; mais moi, je ſuis inexorable.

FOLLEVILLE.

Monſieur, écoutez-moi.

M. DAIGLEMONT.

Non, il eſt trop coupable ;
A pallier ſes torts il ne faut point ſonger.
Un jeune homme peut bien être étourdi, léger;
Aux travers de l'eſprit aiſément on fait grace ;
Mais les fautes du cœur, jamais on ne les paſſe.

JULIE.

Mon pere, voulez-vous faire auſſi mon malheur ?

FOLLEVILLE.

Monſieur, vous m'accablez de honte & de douleur.
Je dois juſtifier mon ami ; c'eſt moi-même
Qui fus, ſans ſon aveu, l'auteur du ſtratagême ;
Il le ſait d'aujourd'hui : ſes plaintes m'ont appris,
Que s'il l'eût ſu d'avance, il ne l'eût pas permis.

JULIE.

Oui ; lui-même tantôt il me l'a dit, mon pere.

FOLLEVILLE.

Ah ! Monſieur, mon pardon n'eſt pas ce que j'eſpere ;
Je vous ai, je le ſens, vivement offenſé ;
Je dois en convenir, je ſuis un inſenſé,
Qui n'ai pas de ce trait conſidéré la ſuite.
Malheureux que je ſuis ! Déjà, par ma conduite,
Mes parens contre moi doivent être irrités ;
Vous m'allez faire perdre à jamais leurs bontés :
Oui, que je ſois puni ; c'eſt moi qui vous en preſſe ;
Mais à votre neveu rendez votre tendreſſe.
Si je puis avec vous le réconcilier,
Je me ſoumets à tout.

JULIE.

Daignez tout oublier.
Vous aimez mon couſin, & votre ame eſt ſi bonne!

M. DAIGLEMONT.

Mais qu'on le voye au moins, s'il veut qu'on lui pardonne.

SCENE XIV & derniere.

LES MÊMES, DAIGLEMONT *ſort du cabinet, & ſe préſente à ſon oncle d'un air humilié.*

AH! mon oncle, à vos yeux je craignois de m'offrir;
Si vous ſaviez combien ceci m'a fait ſouffrir!
Vous pouvez me punir d'un tort qui m'humilie;
Vengez-vous; mais du moins ne m'ôtez pas Julie.

JULIE.

Au futur de Paris vous donnerez congé;
Mon couſin, comme lui, ſera ſage & rangé.

M. DAIGLEMONT.

à Julie. (*aux deux jeunes gens.*)
Je me moquois de toi. — Qu'aucun de vous n'oublie,
Meſſieurs, que je vous paſſe une inſigne folie.
Avec les créanciers nous allons terminer;
Mais tous deux de Paris je veux vous emmener.
(*à Folleville.*)
Je vous remettrai bien avec votre famille;
Daiglemont, j'y conſens, épouſera ma fille.

L'un & l'autre en province, auprès de vos parens,
Venez prendre un état, vivre en honnêtes gens.
Vous fûtes jeunes, soit. Mais la raison exige
Que jeunesse à la fin se passe & se corrige.

FIN.

APPROBATION.

LU & approuvé, pour la représentation & l'impression. A Paris, ce 7 Décembre 1787. SUARD.

VU l'Approbation, permis de représenter & d'imprimer, ce 7 Décembre 1787. DE CROSNE.

75858

N.° d'Invent. 845